

Marion Dubron

“Les chevaux et les cavaliers de la conquête:
mémoire, sensibilités et techniques”

p. 523-556

El mundo de los conquistadores

Martín F. Ríos Saloma (edición)

México

Universidad Nacional Autónoma de México
Instituto de Investigaciones Históricas / Sílex Ediciones

2015

864 p.

Ilustraciones

(Serie Historia General, 34)

ISBN 978-607-02-7530-2 (UNAM)

ISBN 978-84-7737-888-4 (Sílex)

Formato: PDF

Publicado en línea: 8 de mayo de 2017

Disponible en:

<http://www.historicas.unam.mx/publicaciones/publicadigital/libros/mundo/conquistadores.html>



INSTITUTO
DE INVESTIGACIONES
HISTÓRICAS

DR © 2017, Universidad Nacional Autónoma de México-Instituto de Investigaciones Históricas. Se autoriza la reproducción sin fines lucrativos, siempre y cuando no se mutile o altere; se debe citar la fuente completa y su dirección electrónica. De otra forma, se requiere permiso previo por escrito de la institución. Dirección: Circuito Mtro. Mario de la Cueva s/n, Ciudad Universitaria, Coyoacán, 04510. Ciudad de México

LES CHEVAUX ET LES CAVALIERS DE LA CONQUÊTE :
MEMOIRE, SENSIBILITES ET TECHNIQUES

Marion DUBRON

Centre d'Études Mexicaines et Centroamericaines

Le portrait équestre ci-dessus qui représente à « don Fernando Cortés » à cheval se présente comme le symbole de la Conquête de Mexico-Tenochtitlán par de nombreux aspects, mais il conviendra dans ce chapitre de le dépasser. Au regard des portraits équestres monumentaux de la Renaissance, du Siècle d'or encore de l'âge baroque, alors que les plus grands peintres immortalisaient les souverains de l'époque (par exemple le Titien Charles Quint en 1548), notre dessin semble miniature, il fait songer au format d'une gravure. De fait, il remplit une page de manuscrit. Celui-ci porte le nom de *Relation Géographique de Tlaxcala* (1584) et son auteur, Diego Muñoz Camargo (-1529-1600), était un métis de Tlaxcala, une ville dominée par le volcan la Malinche et qui se trouvait dans les Hauts Plateaux à l'est de Mexico. Quelles motivations poussèrent le peintre à dessiner le portrait équestre de Hernan Cortés¹ ? Avait-il eu entre les mains des gravures européennes ? Diego Muñoz Camargo était un homme politique et un chroniqueur avisé, il avait donc certainement eu loisir de voir dans sa vie quelques gravures de portraits équestres. Savait-il que le genre avait accompagné l'écriture de l'histoire des grands empires ? Il n'était certainement pas étranger à la finalité de ces œuvres qui mettaient en scène la toute puissance des souverains telle une ode au prestige et au pouvoir. Savait-il qu'à l'origine les portraits

1 En fait cinq portraits équestres ouvrent la série d'illustrations (plus de cent cinquante dessins) qui accompagnent le texte de la *Relation Géographique*. On trouvera la reproduction des quatre autres portraits équestres (Charles Quint, Philippe II, Christophe Colomb et Francisco Pizarro) en annexe, A-1-1.

équestres avaient représenté des dieux, comme les Egyptiens qui immortalisèrent Horus enfourchant un cheval, puis des saints, tels Saint Georges et Saint Jacques montés sur un cheval blanc, luttant et triomphant de l'idolâtrie² ? Dessiner Hernán Cortés à cheval à la façon d'un portrait équestre faisait de ce dernier un souverain, et plus précisément celui de Mexico-Tenochtitlán dont le glyphe a été dessiné au-dessus de l'ombrelle tenue par Malintzin, l'indienne qui lui servit d'interprète et de guide pendant la Conquête. Hernán Cortés apparaît tel un souverain chrétien qui foule l'idolâtrie représentée par une tête d'idole et une bande de papier *amate*, un livre préhispanique. Hernán Cortés revêt une armure sertie de pierres précieuses et il tient une lance à la façon d'un chevalier. Mais il monte à la *jineta*, c'est-à-dire à la mauresque, comme en témoigne sa façon d'être assis avec les genoux pliés au contact du cheval, les pieds posés dans des étriers triangulaires à plancher dont on sait qu'ils pouvaient être très beaux³. L'armure, la lance, le chevalier, la *jineta* : voilà les objets d'études qui seront au cœur de ce chapitre. Le portrait équestre nous invite également à nous interroger sur la mémoire. Plutôt que d'écrire une énième histoire politique sur la Conquête vantant les exploits des cavaliers, tentons de dégager les sensibilités et les mentalités.

« S'ils doivent me tuer et mon cheval avec »

Les chevaux et les cavaliers de la Conquête ont fasciné les imaginaires occidentaux. Les chroniques espagnoles abondent d'éloges et d'anecdotes sur les exploits et les couples merveilleux que formèrent les conquérants avec leur monture. Des écrivains de grande renommée encore au début du xx^e siècle les plaçaient au cœur de la narration, tel l'écosais Robert Bontine Cunninghame Graham,

2 Carmen Bernand, «Regards d'anthropologue sur l'ambiguïté des mélanges», *Planète métisse*, Paris, Musée du quai Branly, Actes sud, 2008, p. 43.

3 Jean- Pierre Digard, *Chevaux et cavaliers arabes dans les arts d'Orient et d'Occident*. Paris, I.M.A., Gallimard, 2002, p. 111.

dans le succès éditorial *The horses of the Conquest*⁴. De fait, de nombreux historiens ont érigé les chevaux au rang de symbole de la Conquête. Emportés par la passion, ils ont surestimé le rôle du cheval, allant jusqu'à dire que ce furent les chevaux qui permirent la victoire des conquérants, qu'ils constituèrent « les nerfs de la guerre »⁵. Cette interprétation se fonde sur les récits hagiographiques des conquérants et de leurs descendants⁶. En 1604, Baltasar Dorantes de Carranza⁷ notait que « la cavalerie, bien qu'en très petit nombre, fut l'arme la plus efficace dans les premiers temps de la Conquête et encore plusieurs années après »⁸. Toutefois, le rôle du cheval pendant la Conquête demande à être nuancé. Les alliés indigènes (tels les Tlaxcaltèques), les alliances et les rivalités locales, la diplomatie et l'espionnage, les appuis logistiques et l'information privilégiée, et bien sûr les épidémies apparaissent bien plus déterminants que les chevaux dans la victoire espagnole⁹. Les chevaux et leurs cavaliers cessent-ils d'être intéressants pour autant ?

4 Robert Bontine Cunninghame Graham, *The horses of the Conquest*, Norman, University of Oklahoma Press, 1949, pp. 24-30. Dans cette histoire événementielle et hagiographique citons aussi Federico Gómez de Orozco, *Los caballos de los conquistadores del Anáhuac*, México, Sociedad Científica Antonio Alzate, 1920, 19 p.

5 Hugh Thomas, *La conquista de México*, Barcelona, Planeta, 1994, p. 186.

6 Notamment dans les *relaciones de méritos y servicios* dans lesquels les conquérants, passé le temps des conquêtes, vantaient leurs exploits et rappelaient que leur participation avaient eut un coût financier, dans le but d'être récompensé par les Rois Catholiques, à travers l'attribution d'*encomiendas* (c'est-à-dire le droit de bénéficier du travail forcé des Indiens). La *relación de méritos* de Bernardino Vázquez de Tapia, rédigée en 1542, en est un bon exemple Il ne faut pas les confondre avec les *probanzas de méritos* dans lesquelles les conquérants comparaissaient devant les autorités dans le cadre d'un jugement.

7 Fils de Andrés Dorantes de Carranza, conquérant. Baltazar Dorantes de Carranza naquit dans la ville de Mexico au milieu du xvi^e siècle. Il fut un temps trésorier du roi dans la ville de Veracruz. La *Sumaria relación de las cosas de la Nueva España* (1604) constitue un traité sur les descendants légitimes des conquérants.

8 Baltasar Dorantes de Carranza, *Sumaria relación de las cosas de la Nueva España*, México, Museo Nacional de Mexico, 1970, p. 350: «la caballería, aunque en tan pequeño número, fue la arma de mayor provecho en los primeros tiempos de la conquista y por muchos años después».

9 Sur le rôle jouer par les alliés indiens voir Laura E. Matthew et Michel R. Oudijk, *Indian conquistadors. Indigenous Allies in the Conquest of Mesoamerica*, Norman, University of Oklahoma Press, 2007, 349 p.; Matthew Restall, *Los siete mitos de la*

Les cavaliers étaient *los de a caballo*, la *gente de a caballo* en opposition à *los de a pie*, les hommes à pied. « Cavalier » se traduit aussi par *jinete*¹⁰, terme d'origine arabo-hispanique¹¹ plus précis que *los de a caballo*. Lorsque Bernal Díaz del Castillo évoque les cavaliers en général, il parle de « *los de a caballo* », mais quand il remémore les aptitudes équestres d'un conquérant c'est le terme « *jinete* » qu'il emploie, tel Gonzalo Rodríguez, un *muy extremado jinete*, un cavalier inoubliable. On retiendra qu'en général, « *los de a caballo* » définit les cavaliers comme « soldats à cheval » tandis que « *jinete* » définit les aptitudes et les techniques équestres des cavaliers et en particulier celle de la *jineta*.

Le nombre des conquérants dans les expéditions, avant, pendant et après les batailles est connu. Comme il existe parallèlement des données similaires quant à *los de a pie*, il est possible d'évaluer le pourcentage des cavaliers par rapport au total des troupes (*los de a caballo* + *los de a pie*)¹². L'observation de ces données suggère quelques commentaires. Brutes, elles indiquent sans équivoque qu'il y eut très peu de chevaux pendant la conquête de Mexico-Tenochtitlán qui se déroula entre 1519 et 1521. Seize chevaux accompagnent la troupe de Cortés (février 1519) composée par ailleurs de cinq cent huit soldats à pied. Les troupes de Francisco de Saucedo arrivées en juin 1519 ne comptaient qu'entre sept et onze chevaux ; celles de Pánfilo de Narváez l'année suivante, entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix ; celles de Pedro Barba et de Rodrigo de Morejón seulement trois ; quant à celles de Miguel Díaz de Auz et de Ramírez el Viejo, elles totalisaient ensemble dix-sept chevaux. Ce fut tout de même grâce à l'apport de Pánfilo de Narváez, qui disposait de l'appui de Diego Velázquez le gouverneur de Cuba, que les armées espagnoles purent

conquista española, México, Paidós, 2005, 307 p.

¹⁰ Qui s'écrivait «*ginete*» au XVI^e siècle.

¹¹ Voir étymologie pp. 18-19.

¹² Voir tableau en annexe. A-I-2.

aligner presque cent chevaux, l'été 1521, pour le siège de Mexico-Tenochtitlán. Jusqu'à cette conquête qui s'achèva le 13 août 1521, les conquérants-cavaliers représentèrent en moyenne 8% de l'ensemble des conquérants.

Les chevaux étaient « fort rares et chers en ce temps là »¹³. Rareté et cherté allaient de paire. Les chevaux coûtaient alors entre trois cents et mille pesos d'or. Si l'on sait que la rente annuelle d'un conquérant se situait entre cinquante et quatre cents pesos d'or¹⁴, un cheval représentait jusqu'à vingt fois le salaire annuel d'un conquérant. Si l'on ajoute au prix du cheval, le coût de l'armure, de la selle, de la bride et des armes, le prix est multiplié par deux. Toutefois, la « rareté » des équidés apparaît plus relative. Leur accès s'inscrivait dans des logiques de réseaux. Les équidés¹⁵ avaient été implantés dans les îles lors du second voyage de Christophe Colomb en 1493, répondant vraisemblablement à des objectifs militaires¹⁶. Plus que des chevaux, ce furent des cavaliers lanciers¹⁷ qui furent embarqués. On soulignera l'originalité d'une telle démarche, dont la force réside en cela qu'elle engagea durablement un processus. Dans les dix années qui suivirent les premières introductions d'équidés à la Hispaniola l'élevage restait exigu, mais les bases d'un développement ultérieur étaient jetées. Depuis les marchands de chevaux sévillans, en aval, aux

13 Voir par exemple la *Relación de méritos y servicios* de Bernardino Vázquez de Tapia (1542) dans Jorge Gurría Lacroix, *Relación de méritos y servicios del conquistador Bernardino Vázquez de Tapia*, México, UNAM, 1972, 147 p., et les témoignages de divers conquérants lors de l'interrogatoire de Cristóbal Martín Millán de Gamboa (1532) dans Francisco Fernández del Castillo, *Tres conquistadores y pobladores de la Nueva España*, México, AGN, 1927, pp. 17-67.

14 Voir tableau en annexe. A-1-3.

15 Vingt chevaux et cinq juments.

16 Sur cette genèse voir John Johnson, «The introduction of the horse into the western hemisphere», *The hispanic american historical review*. v. 23, n. 4, 1943, pp. 587-610.

17 «*Veinte lanzas ginetes de á caballo*» dans D.I.I, T.XXI, 310. Il s'agit d'une lettre des Rois Catholiques adressée à Fernando de Zafrá, secrétaire royal en charge de la seconde expédition de Christophe Colomb, datée du 23 mai 1493.

éleveurs de chevaux, en amont, chacun avait acquis l'expérience nécessaire qui allait permettre l'implantation durable des équidés sur le continent. A partir de 1509, la production d'équidés à la Hispaniola suppléait enfin à la nécessité de les faire venir depuis l'Espagne. Elle permit d'alimenter en chevaux les îles voisines (la Jamaïque, Puerto Rico, Cuba) et la Terre-Ferme, qui, à leur tour, devinrent d'importants foyers d'élevage et d'approvisionnement vers le Mexique et le Pérou¹⁸.

De fait, le commerce des chevaux accompagna l'entreprise américaine, tant militaire (les conquêtes) que commerciale (la *carrera de Indias*). Ses caractéristiques principales ont été mises à jour par John Johnson et plus récemment par Justo del Río Moreno. Alors que le premier s'est penché sur les lettres et les récits de l'époque, le second a dépouillé les registres de la *Casa de Contratación* de Séville, qui enregistrent à l'égal des hommes, les départs des chevaux à destination des îles. Nous y trouvons maints détails sur les prix, les propriétaires, l'âge, les robes, etc. Bien que risqué, le commerce des chevaux s'avéra rentable. Ainsi, un cheval était acheté à Séville entre deux mille cinq cents et trois mille cinq cents maravédís, soit environ sept pesos d'or¹⁹. Le coût total de l'exportation de chevaux de l'Espagne vers l'Amérique, qui comprenait en plus du coût du cheval celui de la douane et celui des frais de transport (le cheval et les deux mille kilogrammes de nourriture nécessaires au voyage), représentait la somme de quatorze mille six cents maravédís, soit à peu près trente-deux pesos d'or. N'a-t-on pas signalé plus haut que les conquérants les acquéraient pour trois cents pesos et au-delà jusqu'à mille pesos d'or?

¹⁸ Justo del Río Moreno, *Caballos y équidos en la conquista y colonización de América (siglo XVI)*, Sevilla, Real Maestranza de Caballería, ASAJA, ANCCE, 1992; Johnson, *op. cit.*

¹⁹ Un peso d'or équivaut à quatre cent cinquante maravédís.

Ainsi, l'élevage et le commerce des chevaux étaient monopolisés par quelques hommes influents²⁰. C'est la raison pour laquelle Pánfilo de Narváez (1470-1528) comptait dans sa troupe, qui débarqua à la Veracruz au printemps 1520, entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix chevaux, alors que Hernán Cortés, quatorze mois auparavant n'en dénombrait que seize. En ces années 1520, l'élevage des chevaux à Cuba se portait bien, mais cela ne suffit pas à expliquer une telle disproportion à un an d'intervalle. C'est que l'approvisionnement en chevaux s'appuyait sur des réseaux d'influence, contrôlés à Cuba par Diego Velázquez de Cuéllar (1465-1524), le lieutenant-gouverneur de l'île depuis 1511. Nous savons qu'il disposait de troupes armées. Par exemple, en 1514, il avait réuni cinquante-huit cavaliers dans une expédition à l'autre bout de l'île (afin de libérer des chrétiens faits prisonniers par un cacique local)²¹. Ce témoignage anecdotique montre néanmoins que Diego Velázquez, au moins depuis 1514 (soit cinq ans avant l'expédition montée par Hernán Cortés), disposait de troupes montées. En mai 1520, il dotait Pánfilo de Narváez de quatre-vingts cavaliers avec l'objectif de renverser Cortés. Le dénouement de cette histoire est bien connu, Cortés renversa sans peine Pánfilo de Narváez et récupéra ses troupes. Les chevaux n'étaient donc pas si rares que ce que les conquérants, *a posteriori*, voulaient faire croire. Leur accès était en revanche rendu difficile à cause des conflits et des luttes d'influence qui rongeaient la société des conquérants. C'est la raison pour laquelle Hernán Cortés envoya des hommes de confiance, non à Cuba, mais à Saint Domingue et en Jamaïque, au printemps 1521, pour aller chercher des chevaux et des juments dont il avait besoin pour conquérir Mexico-Tenochtitlán²², les montures apportées par Pánfilo de Narváez

20 Del Río Moreno, *op. cit.*, pp. 84-106, 186-187.

21 D.I.I, vol. XI. Il s'agit d'une lettre écrite par Diego Velásquez au roi en février 1514.

22 Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, México, Porrúa, 1977, t. I, p. 432.

l'année précédente ayant presque toutes été tuées pendant la *Noche Triste*, le 30 juin 1520²³.

En dépit des difficultés signalées plus haut, les équidés se retrouvèrent de plus en plus nombreux dans les expéditions et les cavaliers de moins en moins rares dans les troupes. Si avant le siège de Mexico-Tenochtitlán, les cavaliers représentaient 8% du total des troupes, deux ans plus tard, ils formaient 20% des bataillons et à partir de 1530, pas moins de 40% de cavaliers composaient les armées²⁴.

C'est à Bernal Díaz del Castillo (1495-1584)²⁵, un soldat à pied, un fantassin que l'on doit la liste des seize premiers équidés,

23 La ville de Mexico fut atteinte par les troupes de Cortés en novembre 1519, elles furent accueillies pacifiquement. Cortés fit néanmoins prisonnier le roi mexica, Moctezuma, afin de garantir la sécurité de ses hommes. Au printemps 1520, apprenant le débarquement d'une troupe rivale sur les côtes du Veracruz, conduite par Panfilo de Narváez, Cortés quitta la grande capitale laissant des hommes sous le commandement de Pedro de Alvarado. Lors de la célébration d'une fête, Alvarado fit massacrer des nobles indiens. La colère du peuple mexica ne put être contenue. Cortés, revenu dans la capitale avec le renfort des troupes de Narváez ne put redresser la situation. Les Espagnols n'eurent d'autre choix que de fuir Mexico-Tenochtitlán dans une retraite meurtrière, connue comme la *Noche Triste*. Les Espagnols qui échappèrent à la mort cette nuit là trouvèrent refuge parmi les alliés indiens tlaxcalteques. Ensemble, ils préparèrent la reconquête de Mexico-Tenochtitlán, qui se déroula l'année suivante.

24 Voir tableau en annexe, A-I-3

25 Il est particulièrement frappant de remarquer que les descriptions les plus détaillées sur les chevaux proviennent de ceux qui, pendant la Conquête, n'en disposaient pas : les conquérants à pied et les Indiens. *L'Histoire véridique de la Conquête de la Nouvelle-Espagne* (1541-1568) place les chevaux au cœur de la narration. Bernal Díaz del Castillo jouit d'une longévité exceptionnelle pour un conquérant puisque seuls 20% d'entre eux passèrent le cap des cinquante ans et 1% seulement le cap des quatre-vingt-dix ans, dont notre chroniqueur. En outre, Bernal Díaz apparaît comme un témoin privilégié, sur le devant de la scène. Passé aux Indes en 1514, il fit partie des premières expéditions d'exploration lancées vers le Mexique (1517-1519). Il accompagna Cortés en 1519 et il participa à la conquête de Mexico-Tenochtitlán (1519-1521). Il assista à la reconstruction politique de la capitale (août 1521-1524/1526-1540). Il accompagna de nouveau Hernán Cortés dans la conquête du Honduras (octobre 1524-juin 1526). Néanmoins, la longévité exceptionnelle et la richesse des expériences de ce conquérant à pied n'auraient pas laissée de traces s'il n'avait eu à coeur de rassembler ses souvenirs et de les mettre par écrit, ce qu'il entreprit depuis Santiago de Guatemala, où il s'installa à partir de 1541 et où il résida jusqu'à sa mort en 1582. Bien que le chroniqueur ne soit pas exempt de parti pris, son témoignage

des chevaux et des juments, passés au Mexique dans la suite de Hernán Cortés au début de l'année 1519: « Je souhaite garder en mémoire tous les chevaux et les juments qui vinrent [avec nous] »²⁶. Bernal Díaz qui ne croit pas si bien dire, ce passage étant probablement l'un des plus reproduits dans les livres sur la Conquête. Il est également remarquable que le chroniqueur place les chevaux et les juments au cœur de la description, comme des personnages à part entière. Le chroniqueur rend compte aussi bien des aptitudes des chevaux que de celle des cavaliers. Il est à cet égard singulièrement critique, porté tantôt par l'admiration, tantôt par la consternation. D'une façon générale, il loue les chevaux de la troupe, ce qui signifie « vivacité, fougue, aptitude à la course, emballement, pétulance, puissance »²⁷ ; des qualités indispensables aux chevaux de selle montés à la genette: Nous y reviendrons. Seuls quelques-uns ne servirent pas « aux choses de la guerre », tel le cheval de Francisco de Montejo et de Alonso de Ávila, voire à rien du tout, comme celui de Baena. En outre, le chroniqueur nomme les montures par la couleur de leur robe. Et c'est tout un langage qui émerge, lequel, maîtrisé, permettait à tous, à *los de a pie* et à *los a caballo*, de reconnaître chaque cheval. On ne confondait pas un cheval avec un autre cheval, ni dans le temps, ni dans l'espace. Les robes des chevaux se déclinaient en diverses tonalités, aubère (*overo*), noir boudin (*morcillo*), bai (*bayo*), alezan (*alazán*), gris (*rucío*), qui étaient nuancées, clair (*bayo algo claro*), brun (*oscuro*), zain (*zaino*)²⁸, parfait (*perfecto*). Les nuances étaient parfois à leur tour nuancées, « bai un peu clair » (*castaño algo claro*), « aubère tendant à noir boudin » (*overo algo sobre morcillo*). Les taches des membres et de la tête, si elles existaient, étaient bien évidemment spécifiées, telles les balzanes,

n'en demeure pas moins d'une valeur inestimable.

²⁶ Díaz del Castillo, *op. cit.*, t. 1, p. 92, «quiero aquí poner por memoria todos los caballos y yeguas que pasaron».

²⁷ *Ibidem*, «muy revuelto, de buena carrera, gran corredor, corría muy bien, muy poderosa».

²⁸ Dont la robe, d'une seule couleur, ne présente aucun poil blancs.

au nombre de une, de deux, de trois ou de quatre, ou les losanges. Les adjectifs étaient variés, une jument « grise masculine » (*ruclá machorra*) apparaît. Ce langage qui associait une grande variété de tonalités de robes et leurs nombreuses nuances permettait de qualifier chaque équidé « individuellement ». Ainsi, le cheval de Juan Escalante resta dans la mémoire du chroniqueur comme un cheval bai clair avec trois balzanes (*bayo claro, tresalbo*). Seuls quelques chevaux possédaient un nom propre, tel l'Arriero, littéralement, le Muletier, ou encore la Rabona, une jument dont le nom signifiait « sans queue ». Le Romo, dont le nom rappelle le bardot, l'hybride du cheval et de la mule, fut l'une des montures de Hernán Cortés pendant le siège de Mexico-Tenochtitlán. En dépit d'être un « très bon cheval », le Romo fut assailli par les Mexicas et mourut²⁹. Les détails apportés au harnachement des chevaux, l'expression de leurs visages, leurs caractéristiques physiques, les blessures par exemple et les marques peints sur le *Lienzo de Tlaxcala*³⁰ rendent compte de cette personnification des chevaux.

²⁹ Díaz del Castillo, *op. cit.*, t. 1, p. 483: «y Cortés, que se halló en aquella gran prisa, y el caballo en que iba que era muy bueno, castaño oscuro, que le llamaban El Romo, o de muy gordo o de cansado, como estaba holgado, desmayó el caballo».

³⁰ Le *Lienzo de Tlaxcala* se présente sous la forme d'une grande toile de 2087m sur 4.871m. Dans sa fonction originelle il était probablement accroché au mur. Les originaux (perdus) dateraient du milieu du xvi^e siècle, étant alors exécutés alors que le conseil municipal indien de Tlaxcala exerçait un pouvoir fort et réclamait des privilèges à la couronne d'Espagne pour leur soutien aux troupes espagnoles pendant la Conquête. Le *lienzo* se compose quatre-vingts images qui narrent les différents épisodes de la Conquête du Mexique.

Les originaux, au nombre de trois, ont tous été perdus. L'un aurait été envoyé à Charles V, le second à la capitale vice-royale de Mexico et le dernier serait resté dans les archives du *cabildo* de Tlaxcala. Onze copies nous sont parvenues et c'est à travers elles que nous connaissons aujourd'hui le document. La plus ancienne de ces copies est aussi la plus complète. Il s'agit de la copie de Yllañes réalisée en 1773 et qui est aujourd'hui archivée et préservée dans le «salons des codex» du Musée d'Anthropologie de Mexico. C'est en comparant les différentes copies et descriptions qui ont été faites sur le *lienzo* que les historiens ont conclu à leur fidélité aux documents originaux perdus. Voir Charles Gibson, *Tlaxcala in the sixteenth Century*, Stanford, Stanford University Press, 1967, pp. 158-169 et 247-253.



Document I-1.

Un cheval avec son cavalier pendant la Conquête du Mexique d'après le *Lienzo de Tlaxcala*

Sur les aptitudes équestres des cavaliers, Bernal Díaz del Castillo, soldat à pied, ne mâcha pas ses mots, ni dans un sens, ni dans l'autre. Il distingua les bons cavaliers des mauvais, avec des nuances. Par exemple, Gaspar Ávila, Andrés de Barrios, Gonzalo Briones, ou encore Juan Galindo étaient de « bons cavaliers ». Lares et Juan de Escalante furent qualifiés de « très bons cavaliers ». Mais c'est Gonzalo Domínguez, qui mourut à l'âge de vingt-six ans pendant les combats sanglants de l'été 1521, qui fut, aux yeux de Bernal Díaz, le plus admirable et le plus inoubliable de tous les cavaliers, il fut *un muy extremado jinete, un extremado hombre de a caballo*, « un cavalier inoubliable ». Ni Hernán Cortés ni les autres grands capitaines, tels Pedro de Alvarado, Cristóbal de Olid, Andrés de Tapia ou encore Gonzalo de Sandoval, ne furent pareillement décrits. A l'opposé, Ortiz le musicien et Bartolomé García, ne furent ni l'un ni l'autre bons cavaliers. Leur cheval (qu'ils partageaient car ils avaient probablement dû l'acquérir en commun), sur les ordres de Cortés, passa sur les ordres de Cortés, aux mains de Alonso de Ávila.

En dehors de ce cheval, les montures étaient généralement unies à leurs cavaliers jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre. Derrière ce lien nous devinons des croyances. La mort des chevaux marque les imaginaires. Bernal Díaz remémore la mort de tous

les chevaux qu'il connut, comme celle de la jument baie de Pedro de Alvarado pendant la *Noche Triste*. Peu importait le nombre des



Document 1-2.

Les chevaux morts pendant la Noche Triste (30 juin 1520) d'après le *Lienzo de Tlaxcala*

chevaux ou leur efficacité au combat, ils apparaissaient comme le porte-bonheur des troupes et ils revêtaient un caractère un peu magique. L'été 1519 après une attaque des Tlaxcaltèques, Hernán Cortés fit enterrer des chevaux³¹. Cet acte visait t-il à garder les Indiens dans l'ignorance de la mortalité des chevaux – interprétation communément admise – ou au contraire à garder le moral des troupes à travers l'organisation d'un rite magico-religieux³² ? Je m'inclinerais pour la seconde interprétation car c'est bel et bien le destin des chevaux et leurs exploits qui nourrissaient les conversations entre les conquérants, le soir, autour des feux de camp³³. Bernal Díaz del Castillo, trente années après la *Noche Triste* s'interroge : « qu'étaient devenus Juan Velásquez de León, et Francisco de Salcedo, et Francisco de Morla, et Lares le bon cavalier, et tant d'autres de l'armée de Cortés ? » Les noms

³¹ Thomas, *op. cit.*, p. 274.

³² Sur les « croyances » indiennes sur les chevaux de la Conquête, voir partie IV.

³³ Se référer aux chroniqueurs Andrés de Tapia, López de Gomara ou Bernal del Castillo.

cités sont ceux des cavaliers, et d'ajouter : « pourquoi en nommer si peu »³⁴ ? L'histoire des premiers chevaux appartient aux sphères étendues de l'oralité et de l'imaginaire, chacun gardant précieusement une anecdote en mémoire. Encore au début du xvii^e siècle, Juan de Torquemada (1557-1624) évoquait la singulière destinée d'un poulain, abandonné par les conquérants et recueilli par un troupeau de cerfs : « ils laissèrent là un poulain qui allait avec les juments et un an et demi plus tard, ils le retrouvèrent parmi un troupeau de cerfs duquel il ne s'était jamais séparé (selon ce que dirent les Indiens) et il était devenu un très beaux roussin et il fut un très bon cheval »³⁵. Mais c'est à travers les yeux du lettré et astrologue Botello que l'on mesure le mieux les sensibilités à l'œuvre dans la relation homme/cheval, un couple uni jusque dans la mort, et dans l'au-delà ? Bernal Díaz del Castillo nota de quelle façon « son astrologie ne lui a pas servi » puisqu'il périt dans la débâcle de la Noche Triste le 30 juin 1520. Sortis de Mexico-Tenochtitlán, les conquérants survivants dénichèrent dans la besace de l'astrologue des papiers « comme un livre », soit un carnet de notes dans lequel ce lettré avait inscrit à l'aide de traits, de chiffres et de signes, les peurs qui l'avaient envahi à la veille de la déroute espagnole :

« Des papiers composant une sorte de livre avec des chiffres, des traits, des marques et des signes où on lisait : « Si je dois mourir ici en cette triste guerre au pouvoir de ces chiens d'Indiens ». Il y avait d'autres traits et d'autres chiffres plus bas où cela disait : « Tu ne mourras point ». Et à nouveau il y avait d'autres traits, d'autres chiffres et d'autres marques qui disaient : « Oui, tu mourras ». Et la ligne suivante répondait : « Tu ne mourras pas ». Ailleurs cela

34 Díaz del Castillo, *op. cit.*, t. II, p. 162.

35 Juan de Torquemada, *Monarquía Indiana*, México, Porrúa, 1986: « quedeseles aquí, por descuido, un potrillo, que iba con las yeguas, y pasado año y medio, le hallaron hecho muy bien rocín, entre una manada de venados, de los cuales nunca se había apartado (según dijeron los indios) y fue muy buen caballo ».

disait : « S'ils doivent me tuer et mon cheval avec ». Plus bas on lisait : « Oui, ils me tueront »³⁶.

Juan Suárez de Peralta raconte que les conquérants, en certaines occasions, c'est-à-dire lorsqu'ils mourraient de faim, mangèrent des chevaux³⁷. C'est le sens de la scène de la *Relación Geográfica de Tlaxcala* sur laquelle nous voyons un Espagnol dépecer un cheval à Otumba lors de la *Noche Triste*. L'interrogatoire du conquérant Cristóbal Martín de Gamboa en 1532, dans lequel il dut répondre de certains faits et gestes pendant la Conquête, nous éclairera. L'un des points à éclaircir concernait l'hippophagie. La question n'était pourtant pas formulée de la sorte. Le conquérant et les nombreux témoins qui comparurent devaient seulement s'expliquer sur la mort du cheval du conquérant pendant la déroute de la *Noche Triste*, dire de quelle façon il avait été blessé et déclarer « ce qu'ils savent »³⁸. Ceux qui n'assistèrent pas à la scène évoquèrent un fait « connu », « fameux », *notario y público* sans jamais nommer le « fait » par son nom (l'hippophagie). Il devint notoire parce que ceux qui y assistèrent et qui y participèrent ne parvinrent pas à le cacher. Le cheval de Cristóbal Martín de Gamboa avait été blessé mortellement puis mangé par des Espagnols. Nous n'en savons pas tellement

36 Carmen Bernard et Serge Gruzinski, *Histoire du Nouveau Monde, De la découverte à la conquête*, Lille, Fayard, 1991, p. 293. Díaz del Castillo, *op. cit.*, p. 398: «Digamos ahora el astrólogo Botello no le aprovechó su astrología, que también allí murió con su caballo. Pasamos adelante, y diré cómo se hallaron en una petaca de este Botello, después que estuvimos en salvo, unos papeles como libro, con cifras y rayas y apuntamientos y señales, que decía en ellas : «Si me he de morir aquí en esta triste guerra en poder de estos indios». Y decía en otras rayas y cifras más adelante: «No morirás.» Y tornaba a decir en otras cifras y rayas y apuntamientos: «Si morirás.» Y respondía la otra raya: «No morirás.» Y decía en otra parte: «Si me han de matar, también mi caballo».

37 Juan Suárez de Peralta, *Tratado del descubrimiento de los Indias*, México, Conaculta, 1990, p.148.

38 Francisco Fernández del Castillo, *Tres conquistadores y pobladores de la Nueva-España*, México, Archivo General de la Nación, 1941, p. 17.

plus. L'événement aux allures d'hérésie se déroula un vendredi. L'un des « mangeurs » ajouta qu'il lui en « coûta énormément »³⁹.



Document I-3.

Un conquérant dépèce un cheval après la déroute de la *Noche Triste*
Relación Géographique de Tlaxcala et Lienzo de Tlaxcala

LES QUATRE DOMESTICATIONS DU CHEVAL

Les montures des conquérants-cavaliers, chevaux et juments, servaient pour « les choses de la guerre ». En matière de techniques équestres, les cavaliers de la Conquête héritèrent de deux traditions, la *brida* et la *jineta*, caractéristiques de l'histoire de l'équitation de la Péninsule Ibérique, qui, depuis la Reconquête

³⁹ *Ibidem*, 29.



(1085-1492), avait vu cohabiter ces deux façons de monter à cheval opposées, voire concurrentes. La *jineta* et la *brida* s'inscrivent dans un processus de longue durée dont il convient de retracer la genèse, les évolutions, les diffusions et surtout les implications sociales et culturelles.

La domestication chevaline est un processus millénaire qui apparaît mal connu dans sa phase initiale, ou première domestication. En effet, entre les représentations d'équidés sur les parois des grottes en Europe Occidentale il y a trente mille ans et les premières preuves archéologiques (connues), des ossements, des restes alimentaires et des sépultures rituelles, retrouvées sur les bords du fleuve Dniepr (site de Dereivka, actuelle Ukraine), datées du quatrième millénaire avant J.-C. et qui témoignent d'une domestication relativement aboutie comme semble l'indiquer l'usage d'un mors : que s'est-il passé ? Le chemin parcouru pendant plus de vingt mille ans entre les sociétés et les équidés reste en grande partie mystérieux, mais l'abondance de représentations de chevaux dans les sépultures eurasiatiques signale peut-être des liens profonds entre la domestication initiale du cheval et les croyances des sociétés qui les ont vu naître. L'hypothèse d'un cheval au cœur des cosmogonies préhistoriques n'est pas à écarter⁴⁰. En ce sens, les preuves de la domestication initiale semblent témoigner plutôt qu'un « début », d'un aboutissement.

Si cette domestication initiale demeure aussi lointaine qu'énigmatique, il en va différemment de la domestication

⁴⁰ André Leroi-Gourhan a montré la signification religieuse profonde de l'art pariétal occidental, par exemple les grottes de Lascaux en Dordogne et les grottes de Etcheverriko-Karbia dans le pays basque. En étudiant minutieusement l'organisation des représentations d'animaux dans les grottes, il a pu distinguer deux groupes d'animaux, dont certains ornent les cavités du centre de la grotte, les autres, les parties périphériques. Il a par ailleurs identifié la présence de « signes » qui révèlent la nature des groupes d'animaux, féminine ou masculine. « Elle est la représentation symbolique d'un ordre cosmique rigoureux qui, par sa référence au sexe, affirme une polarité double, une sorte de manichéisme animal » (Charles-Grégoire Maubert).

secondaire du cheval entamée au troisième millénaire avant notre ère et « dictée par le désir de maîtriser et d'exploiter sa force de vitesse »⁴¹. La domestication secondaire du cheval se manifesta à travers l'apparition des charreries et des cavaleries et donna naissance aux premières cultures équestres nomades. Tout d'abord, elle consacra l'attelage, « la première utilisation massive et durable qui a été faite du cheval pour son travail »⁴². Le développement et le perfectionnement de l'attelage supposa le concours d'un ensemble de moyens techniques complexes, telle la roue. C'est le perfectionnement de celle-ci au milieu du troisième millénaire (la roue à rayons) entre le Cappadoce et l'Arménie actuelle, qui permit la naissance d'un char léger à deux roues tracté par des chevaux attelés de front, qui ne tarda pas, de perfectionnements en innovations, à devenir le pilier des armées. Le char à deux roues se diffusa, entre le troisième et le premier millénaire avant notre ère, en Asie, (du Moyen-Orient à la Chine), en Europe et en Afrique du Nord (l'Égypte et le Magreb). Par ailleurs, l'utilisation de ce char léger participa à la formation de nouvelles élites guerrières. En ce sens, elle bouleversa profondément les structures sociales des peuples qui l'avaient adopté, le cheval devenait synonyme de pouvoir.

Les cavaleries apparurent deux millénaires après l'attelage militaire. A l'aube de premier millénaire avant notre ère, la figure centrale du centaure fit son entrée dans l'histoire en Asie intérieure et au Moyen-Orient⁴³. Les cavaliers, qui dans un premier temps, avaient épaulé les chars dans leurs manoeuvres, ne tardèrent pas à les remplacer. L'invention de ces premières cavaleries (mais basées sur une équitation encore rudimentaire) donna naissance aux premières sociétés nomades centaures qui engendrèrent la « civilisation des steppes » fondée sur le grand nomadisme

41 Jean-Pierre Digard, *Une histoire du cheval, Art, techniques, société*, Paris, Actes Sud, 2007, p. 45.

42 *Ibidem*, p. 47.

43 *Ibidem*, p. 50.



pastoral et guerrier. En Chine, la diffusion des cavaleries fut tout autre mais non moins décisive puisqu'elle participa à la naissance de l'Empire au troisième siècle avant J.-C. C'est le prince de Qin (246-211) qui, conscient de l'intérêt stratégique de la cavalerie, fit du cheval monté « le fer de lance » de son armée⁴⁴. De son côté, le monde antique gréco-romain utilisa les chars légers et les charriots à quatre roues comme moyen de transport plus que comme technique de guerre et pratiqua l'équitation plutôt civile que militaire mais n'apporta aucune innovation majeure, au regard des techniques, à la domestication chevaline⁴⁵.

Le passage d'une domestication à une autre ne se fit pas du jour au lendemain. Elles se chevauchèrent parfois sur plusieurs siècles. La troisième domestication sonna l'avènement de cavaleries toutes puissantes et de techniques d'équitation abouties dans lesquelles les conquérants-cavaliers puisèrent leurs racines. Autrement dit, la troisième domestication célébra l'entrée dans l'ère de la *brida* et de la *jineta*. Par ailleurs, elle marqua l'avènement de traditions culturelles chevalines originales.

Entre le V^e siècle et le I^{er} siècle avant notre ère, les Perses inventèrent un nouveau type de combat à cheval fondé sur la technique de la charge qui visait « à enfoncer les lignes ennemies par le choc frontal d'une charge au galot à fond »⁴⁶. Les cavaliers et les montures étaient cuirassés. Par ailleurs, les cavaliers chargeaient l'ennemi armés d'arcs ou de lances portées sous le bras. Les techniques de combats jointes à l'extrême dextérité des cavaliers qui montaient sans étriers faisaient des cavaleries lourdes perses de redoutables ennemis⁴⁷. Ainsi, les Perses inventèrent une technique d'équitation typique des cavaleries lourdes. Elle fut réutilisée et

44 Jean-Paul Desroches, *Chine, des chevaux et des hommes*, Paris, Musée national des Arts asiatiques-Guimet, 1995, p. 13.

45 Digard, *une histoire du cheval...*, pp. 59-68.

46 *Ibidem*, p. 82.

47 *Ibidem*, pp. 70-73.

perfectionnée plusieurs siècles plus tard par les chevaliers de l'âge féodal desquels elle prit le nom de *brida*.

L'avènement d'une cavalerie lourde dans l'Occident médiéval, de la figure emblématique du cavalier cataphractaire et de la *brida* accompagna la diffusion des étriers et de la selle à arçon entre le VIII^e siècle et le IX^e siècle⁴⁸. Le chemin parcouru par les étriers de la Perse à l'Occident médiéval et les conséquences d'une telle introduction ont suscité de passionnants débats⁴⁹. Dans quelle mesure en effet l'adoption de la selle à arçon et des étriers par une classe de guerriers engendra-t-elle la société féodale ? La diffusion des étriers n'étaient, somme toute, que la partie émergée de l'iceberg mais elle s'intégra un contexte de profondes mutations sociales et culturelles qui fit glisser les sociétés romano-germaniques à la société féodale dans laquelle les *oratores*, les *bellatores* et les *laboratores* (ceux qui prient, ceux qui guerroient et ceux qui labourent) composaient les piliers du nouveau monde chrétien. La toute puissance des gens d'armes se manifesta au cours du X^e siècle à travers leur mainmise sur des privilèges et à travers la sacralisation des pratiques militaires que l'on entrevoit par exemple à travers le rite de l'adoubement⁵⁰. Les guerriers d'élite accédèrent au rang de chevaliers. La diffusion d'un idéal de paix chrétien parmi eux, qui se manifesta à travers le mouvement de la *pax* et de la *tregua Dei* au XI^e siècle, donna naissance à l'éthique chevaleresque et à l'émergence d'un christianisme de guerre qui justifia les Croisades et la Reconquête⁵¹. Les cavaliers cataphractaires adoptèrent, développèrent et perfectionnèrent au fil des siècles la monte à la *brida*, une technique d'équitation de combat dans laquelle les cavaliers chargeaient l'ennemi par un choc frontal, la lance portée sous le bras⁵². Les chevaliers de l'ère

48 Yves Criste, «Le cheval dans l'art médiéval, IV^e-XIV^e siècle», dans *Le cheval dans l'art*, Paris, Citadelles et Mazenod, 2008, pp. 148-150.

49 *Ibidem*, p. 83

50 Jacques Le Goff, *El hombre Medieval*, Madrid, Alianza editorial, 1990, pp. 85-86.

51 *Ibidem*, pp. 88-93.

52 Pourquoi «brida» ? La position des étriers, très en avant, «éloignait le contact

médiévale revêtaient une lourde armure comme avant eux les Perses avaient arboré les cuirasses, et leurs montures, une barde. Les armures gagnèrent en poids, au XIII^e siècle notamment. Le harnachement des chevaux au coût exorbitant faisait l'objet des plus grandes ostentations révélant le prestige du cavalier. Bien évidemment, le chevalier ne constitua pas une figure figée ni dans le temps, ni dans l'espace. Entre le Haut et le Bas Moyen Âge, du nord au sud de l'Europe, les idéaux, les mentalités ou encore l'armement mutèrent. Retenons néanmoins, comme le souligne Jacques Le Goff⁵³, que l'ère médiévale entre le XI^e et le XV^e siècle notamment fut empreinte d'une profonde unité et d'une remarquable cohérence socio-culturelle, dont la *brida*, à elle seule, rend compte. Cette technique équestre renvoyait, plus largement, à une culture et à des sociétés profondément chevalines qui nourrissaient un imaginaire chevaleresque et qui s'enracinaient dans un idéal chrétien. Ce n'est donc pas un hasard si le cheval de l'âge médiéval était entouré de mythes qui révélaient les pouvoirs « magiques » et surnaturels des chevaux. Par exemple, les mythes qui circulaient à Montaignou au début du XIV^e siècle signalent la précellence du cheval sur les autres animaux pour abriter les esprits et les âmes des défunts. En haute Ariège, le cheval se retrouvait au cœur de la métempsycose⁵⁴.

physique avec le cheval étant donné que les jambes du cavalier dépassaient largement les flancs de l'animal, rendant les très longs éperons de l'époque nécessaires. L'insensibilité aux éperons et le manque de contact des jambes rendaient difficiles pour le cavalier la transmission d'ordre subtils et précis au cheval et ils ne facilitaient pas la sensibilité aux réactions du cheval telles que son équilibre et sa direction. Le rapport le plus complexe que le chevalier avait avec son cheval passait par les mors rudes de l'époque et, de fait, le cheval était majoritairement monté « à la main » ou « à la bride », d'où le terme « a la brida »: Rebecca Kirrily Thompson, *Le voyage du centaure: la monte à la lance en Espagne (XVI-XXI siècle)*, *Écuysers, amazones et cavaliers du XVI au XXI siècle*, Paris, Association pour l'académie d'art équestre de Versailles, 2008, p. 196.

⁵³ Le Goff, *op. cit.*, introduction.

⁵⁴ Emmanuel Le Roy-Ladurie, *Montaignou, village occitan de 1294 à 1324*. Paris, Gallimard, 1975, p. 454.

Parallèlement, au nord-est de l'Iran, un autre grand foyer d'innovations équestres vit le jour. Comme les Perses, les peuples des steppes eurasiatiques furent pris d'une fièvre hippique. Rappelons qu'au I^{er} millénaire avant notre ère les cultures des steppes avaient adopté l'usage de l'équitation et un mode de vie pastoral nomade⁵⁵. Cinq siècles plus tard environ, les cultures des steppes perfectionnèrent les techniques d'équitation et inventèrent de nouvelles tactiques de combats. De fait, c'est l'invention de la cavalerie légère par les Scythes, entre le VIII^e siècle et le III^e siècle avant J. C, qui permit à Gengis Khan, plusieurs siècles plus tard, de conquérir la moitié du monde. Les cavaliers nomades, dont l'arme reine était l'arc, avaient développé des tactiques de manœuvres rapides, à cheval, fondées sur le harcèlement et la fuite simulée, dans lesquelles l'efficacité reposait sur l'effet de surprise et la rapidité d'action⁵⁶. C'est la nécessité de la vitesse qui poussa les cavaliers nomades à inventer une équitation légère en suspension, qui prit en espagnol, quelques siècles plus tard, le nom de *jineta*. On doit également aux cavaliers nomades l'invention 'invention en Asie centrale, aux alentours de la date de naissance de Jésus Christ, de la selle à arçons, et des étriers, invention qui⁵⁷, invention qui ne tarda pas à se diffuser à l'ensemble du continent eurasiatique du IV^e siècle –les Perses et les Arabes en furent les premiers bénéficiaires– au VIII^e siècle pour l'Occident. Néanmoins, les cavaliers nomades n'étaient pas étrangers à d'autres techniques de combat à cheval. Nombres de tribus nomades tels les Sarmates adoptèrent la tactique en escadrons de choc, c'est-à-dire l'attaque frontale à l'iranienne avec des cavaleries cuirassées. Les cavaliers des steppes connaissaient et pratiquaient les deux techniques d'équitation fondamentales de la troisième domestication

55 Voir Iaroslav Lebedynsky, *Les peuples nomades de la steppe des origines aux invasions mongoles (IX^e siècle av. J.-C.- XIII^e siècle apr. J.-C.)*, Paris, Éditions Errance, 2003, 271 p.

56 Lebedynsky, *op. cit.*, p. 31; Digard, *Une histoire du cheval...*, pp. 75-76.

57 Digard, *Une histoire du cheval...*, p. 74.



dont héritèrent les conquérants-cavaliers sous le nom de *brida* et de *jineta*.

En moins d'un millénaire, les civilisations des steppes avaient donc mis au point des cavaleries légères efficaces et des techniques d'équitation complexes qui furent diffusées dans les mondes arabes. La monte en suspension continua d'évoluer. C'est la synthèse originale entre les traditions équestres turco-mongole, iranienne et bédouine-arabe qui façonna la *jineta* qui parvint jusque dans la Péninsule Ibérique où elle s'enracina durablement. L'étymologie du terme « *jineta* » signale les cheminements de cette équitation en suspension. Il dérive d'un mot d'origine arabo-hispanique, « *zanati* », qui dérivait lui même vraisemblablement de Zenâta qui nommait une confédération berbère célèbre pour l'élevage des chevaux et sa maîtrise de l'équitation⁵⁸.

Les peuples nomades édifièrent des cultures du cheval originales. Ils devinrent les peuples cavaliers dans le sens où le cheval était omniprésent et son usage était diffusé à l'ensemble des membres de la société. De la vie quotidienne aux mythes, des enfants aux anciens, des femmes aux guerriers, de l'alimentation aux jeux, de l'élevage aux raids, les chevaux trouvèrent, chez les nomades des steppes, une place dont on peine à mesurer l'ampleur, et qui n'est pas étrangère à l'abondante masse chevaline disponible dans ces régions⁵⁹. Les troupeaux fournissaient non seulement la base de l'alimentation (dont le célèbre lait de jument fermenté) mais aussi la plupart des produits de base utilisés dans l'artisanat. Le cheval était omniprésent : les langues, les mythes et les rites funéraires témoignent des liens privilégiés qui unissaient les hommes et les chevaux.

58 Real Academia española, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Real Academia Española, Vigésima Edición, 2001, p. 894.

59 Digard, *Une histoire du cheval...*, pp. 78-81; Lebedynsky, *op. cit.*, p. 23.



Document I-4.

Un chevalier monté à la *brida*. Miniature de l'*Apocalypse*
de Cambrai, XIII^e siècle

Aux côtés de l'émergence et de la diffusion séculaire des cavaleries légères et lourdes et de l'avènement de cultures chevalines originales, la troisième domestication fut marquée par la régionalisation des usages des équidés. Le char de guerre qui disparut uniformément d'Orient et d'Occident au cours du I^{er} siècle avant notre ère, entraîna la fin durable de l'attelage au Moyen-Orient et en Afrique du Nord (qui laissa la place au bât), alors qu'il fut remplacé en Europe par de nombreux véhicules, utilitaires et luxueux, qui façonnèrent profondément les paysages ruraux et urbains européens, mais selon de fortes variantes régionales.



LES CAVALIERS DE L'APOCALYPSE

La *jineta* et la *brida* composaient deux techniques d'équitation opposées. Dans la *jineta*, le cavalier « se tenait en suspension au-dessus d'une selle à haut trousséquin (comme les selles andalouses et maghrébines actuelles), les jambes fléchies sur des étrivières courtes, les talons au contact des flancs de la monture, le buste légèrement penché vers l'avant ». Dans la *brida*, le cavalier « était assis au plus profond d'une « selle à piquer » (semblable à la selle portugaise aujourd'hui), le bassin bien calé entre un pommeau et un trousséquin peu élevés mais enveloppants, les jambes descendues, les étrivières longues »⁶⁰. D'un côté, une monte en suspension, de l'autre, une monte « enfoncée dans la selle » et qui correspondaient à des techniques de combats distincts dont nous avons déjà esquissé les caractéristiques : d'un côté il se trouve une technique du harcèlement et de la fuite, et de l'autre celle d'une charge en galop à fond. La *jineta* met en scène une cavalerie légère, mobile, dont l'efficacité repose sur la rapidité de l'attaque et l'effet de surprise, tandis que la *brida* privilégie une cavalerie lourde.

En Europe à la fin du XV^e siècle, la *jineta* et la *brida* s'inscrivaient dans des contextes culturels distincts. Ainsi, la monte en suspension était caractéristique de l'Orient musulman, on la disait « à la mauresque ». Elle avait gagné la Péninsule Ibérique lors de la conquête arabe au VIII^e siècle et elle s'y était durablement enracinée pendant Al-Andalous. À l'opposé, la *brida* était représentative des chevaliers de l'ère féodale. Le poids de leur armement, jusqu'à quinze kilogrammes, justifiait à lui seul l'usage d'une équitation dans laquelle le cavalier était vissé au fond de la selle, il est en effet techniquement impossible de monter en suspension avec une si lourde armure. Les tournois, outre leur fonction sociale, reproduisaient en temps de paix l'idéal du combat des chevaliers.

⁶⁰ Digard, *Une histoire du cheval...*, p. 109.

Carrefour entre l'Orient et l'Occident, pendant *al-Andalus*⁶¹ puis pendant la Reconquête, l'Espagne vit cohabiter les hommes, les cultures et les savoirs. Aux guerriers musulmans la *jineta*, aux soldats chrétiens la *brida*. Les plafonds peints de la salle des Rois de l'Alhambra de Grenade montrent deux cavaliers se faisant face, un cavalier musulman monté à la *jineta* et un cavalier chrétien monté à la *brida*⁶². La *Chronique des Rois de Castille* (1429)⁶³ montre les armées chrétiennes tels des chevaliers dans la plus pure tradition de la *brida* face à des cavaliers musulmans montés à la *jineta*. Pourtant, les *Beatus*, les manuscrits illustrés qui virent le jour dans la Péninsule Ibérique entre le X^e et le XIII^e siècle, à la fois commentaires de l'*Apocalypse* et illustrations de la Reconquête, montrent les cavaliers chrétiens tantôt à la *brida*, jambes longues, tantôt à la *jineta*, jambes courtes comme les Maures et ils témoignent de ce fait des appropriations techniques et culturelles mauresques par les Chrétiens. Mais les échanges n'étaient pas unilatéraux et l'on peut même parler dans une certaine mesure d'une « Grenade castillanisée ». Ainsi, un poète musulman évoqua les empreints d'habits, d'objets (dont la selle) chrétiens par les sultans de Grenade⁶⁴. C'est que, au regard des cavaliers de la fin du xv^e siècle et du début du xvi^e siècle, la maîtrise des deux techniques équestres était gage de savoir et de sagesse⁶⁵.

61 Territoire de la Péninsule ibérique sous influence musulmane entre 711 et 1492.

62 Digard *Une histoire du cheval...*, p. 110.

63 Bibliothèque National de France, Esp. 220.

64 Claudio Sánchez-Albornoz, *La España musulmana*, Madrid, Espasa-calpe, 1973, t. II, p. 432.

65 Digard, *Une histoire du cheval...*, p. 110.



Document I-5.

Les cavaliers de l'apocalypse à la *jineta* (gauche) et à la *brida* (droite)
Beatus de Osmá, XI^e siècle, f. 151 (gauche), *Beatus de Silos*, XI^e siècle, f. 102v (droite)

Une série d'indices indiquent l'usage par les cavaliers de la Conquête de la *jineta* plutôt que de la *brida*. D'abord, Bernal Díaz del Castillo souligne à maintes reprises les aptitudes des chevaux aux jeux et à la course, *de juego y de carrera*, pareils aux chevaux andalous ou genets d'Espagne⁶⁶, et rapporte qu'en champs ouverts, par exemple lors de la bataille de Centla le 25 mars 1519, les cavaleries se déployèrent « de deux en deux ». Pierre Martyr (1457-1526) et le conquérant anonyme évoquent les cavaleries et les chevaux légers, *caballeros ligeros*⁶⁷. Par ailleurs, le maniement de l'arquebuse et de l'arbalète témoigne à nouveau de la *jineta*. Inventée par les Chinois, l'arbalète était un arc perfectionné d'une redoutable efficacité car elle permettait de transpercer les armures, les rendant de ce fait obsolètes. Elle fut introduite dans

⁶⁶ Le cheval andalous est né du mélange entre des races de chevaux ibériques et des chevaux barbes et arabes.

⁶⁷ Conquistador anónimo, *Relación de algunas cosas de la Nueva España y de la gran ciudad de Temestitan Mexico. Escrita por un compañero de Hernán Cortés*, México, Editorial América, 1941, p. 24.

l'Occident féodal pendant le bas Moyen Âge mais elle ne fut pas utilisée par les chevaliers. Les rois et les princes recrutèrent plutôt des mercenaires arbalétriers, des Génois par exemple. Parallèlement à la diffusion de l'arbalète, l'arquebuse, qui est une arme à feu, fut introduite en Occident au xv^e siècle. En Espagne, elle fut systématiquement employée par les cavaliers dès le début du xvi^e siècle. L'arbalète et l'arquebuse participèrent au renouveau des armées et à la disparition des chevaleries. A cheval, l'utilisation de l'arbalète et de l'arquebuse impliquait une monte en suspension. C'est donc à la *jineta* que Diego Muñoz Camargo représenta Hernán Cortés.

Dans les documents iconographiques, la lance est l'arme la plus souvent associée aux cavaliers⁶⁸. La lance était réservée aux cavaliers, comme en témoigne une loi promulguée par le conseil municipal de la ville de Mexico en 1525 qui permettait aux seuls cavaliers le port de la lance, tandis que les soldats à pied étaient autorisés à porter l'épée et le poignard⁶⁹. Dans son principe et sa réalisation technique, la lance est une arme simple (à la différence de l'arbalète ou de l'arquebuse) puisqu'elle se compose d'un long manche, généralement en bois, au bout duquel est fixé une lame. La lance connut deux utilisations majeures, voire opposées. Cette dualité apparaît tout autant culturelle (Occident/Orient) que temporelle (entre le haut et le bas Moyen Âge).

Pendant le haut Moyen Âge occidental, la lance était encore un léger javelot tenu à bout de bras et brandi au-dessus de la tête. Entre le ix^e et le xi^e siècle, l'usage de la lance muta. Certains interprètent cette mutation comme la conséquence de la diffusion de l'étrier dans l'Europe occidentale⁷⁰, cette hypothèse est

68 Voir tableau en annexe, A-I-4.

69 *Actas de cabildo de la ciudad de México*, Acta del 23 de mayo de 1525 : «prohibición de llevar armas. Solo se permite la espada y el puñal y si se va a caballo, las lanzas. El castigo será la pérdida de las armas».

70 Digard, *Une histoire du cheval...*, p. 84; Jean Favier, *Dictionnaire de la France médiévale*, Paris, Fayard, 1993, p. 552.

néanmoins discutée⁷¹. Désormais tenue sous l'aisselle, la lance cessa d'être une arme lancée pour devenir une arme d'assaut utilisée par les cavaleries en charge au galop à fond. Lors d'attaques frontales, la lance tenue sous le bras visait à renverser l'ennemi. Si la *Tapiserie de Bayeux* (1066-1082) montre encore au XI^e siècle dans le nord de l'Occident chrétien la pratique conjointe des deux techniques, les *Beatus* révèlent dans la Péninsule Ibérique l'usage exclusif, par les cavaliers chrétiens, de la lance tenue sous le bras⁷² et qui s'affirma comme un symbole identitaire. Car face à eux, les cavaliers d'*al-Andalus* brandissaient la lance au-dessus de la tête dans le contexte d'une équitation en suspension, à la *jineta*. Sur des sources iconographiques datées du XIV^e au XVI^e siècle⁷³ et sur la *Chronique des Rois de Castille* (XV^e), les cavaliers musulmans montés à la *jineta* brandissent les lances au-dessus de la tête. Ces derniers utilisèrent également la lance comme arme d'assaut, notamment dans le cadre d'une équitation de dressage. Mais d'une façon générale, les deux utilisations de la lance correspondaient aux différentes techniques d'équitations où *jineta* = cavalerie légère = Orient musulman = lance brandie au-dessus de la tête = arme lancée et *brida* = cavalerie lourde = Occident chrétien = arme tenue sous le bras = arme d'assaut.

71 La diffusion de l'étrier et le passage à la lance tenue sous le bras semblent correspondre à des phénomènes simultanés qui résultent de mutations structurelles plutôt qu'à des phénomènes de causalité. En effet, ils sont concomitants des grandes mutations que connut l'Occident chrétien entre le VIII^e et le XI^e siècle et qui vit l'avènement de la civilisation féodale qui résulte d'un entrelacement de relations multiples (Baschet: 2006, 386). D'ailleurs, les cavaliers perses, arabes et musulmans avaient continué d'utiliser la forme archaïque de tenir la lance (à bout de bras) alors même que l'étrier était acquis depuis longtemps.

72 John Williams, *The illustrated Beatus: a corpus of the illustrations of the commentary on the the Apocalypse*, Oostlamp, Harve and millar Publishers, 2003, 319 p.; Site Mandragore Bibliothèque National de France, *Beatus de Gérone* (975), f. 15v, f. 126 et f. 134v. *Beatus de Burgo de Osma* (1086), f. 85v. *Beatus de Las Huelgas* (1220), ff. 149v-150.

73 Jean-Pierre Digard, *Chevaux et cavaliers arabes dans les arts d'Orient et d'Occident*, Paris, Institut du Monde Arabe, Gallimard, 2002, 299 p.



Document I-6

La lance tenue au-dessus de la tête dans la *Relation Géographique de Tlaxcala*, 1584

Or, c'est bel et bien la lance brandie au-dessus de la tête qu'utilisèrent les cavaliers de la Conquête, comme en témoignent les images du *Codex de Florence* et celles de la *Relation Géographique de Tlaxcala*, et ce commentaire de Baltasar Dorantes de Carranza : « la tactique adoptée dans notre pays consistait dans l'attaque [des rangs ennemis] par de petits groupes de deux ou trois cavaliers qui tenaient la lance au tiers de la haste, ils la soutenaient en la calant au niveau des visages des ennemis. Dans cette position, ils mettaient le cheval au trot... l'objectif principal n'était pas de blesser mais d'écraser et de désordonner [les rangs ennemis] »⁷⁴.

⁷⁴ Baltasar Dorantes de Carranza, *Sumaria relación de las cosas de la Nueva España*, México, Museo Nacional de México, 1970, p. 350: «la táctica adoptada en nuestro país prevenía que acometieran por pequeños grupos de dos o tres hombres, que tomaban la lanza por el tercio de la asta, la enristaban poniéndola a la altura del rostro de los enemigos, y en esta posición, poniendo el caballo al trote, se entraban por lo más apretado de los contrarios, sin dar botes ni lanzadas, pues el objeto principal no era herir, sino atropellar y desordenar».



L'utilisation de la lance brandie au-dessus de la tête par les cavaliers de la Conquête correspondait-elle à un retour archaïque aux techniques du haut Moyen Âge ou à un emprunt oriental ? En tout état de cause, l'utilisation de la lance à la façon d'un javelot témoigne de la capacité d'adaptation des conquérants. Dans le contexte de la Conquête dans lequel ils n'avaient pas en face d'autres cavaliers, ce qui aurait justifié l'utilisation d'une attaque frontale et donc l'utilisation de la lance tenue sous le bras, c'est bien la *jineta* qui convenait puisqu'il s'agissait de mettre en désordre les rangs ennemis. Ainsi, lorsque les conquérants affrontèrent d'autres conquérants, comme ce fut le cas au Pérou lors de la bataille de Huarina le 20 octobre 1547, ce fut à la *brida* qu'ils le firent⁷⁵.

75 Cunninghame Graham, *op. cit.*



Document I-7.

«Y correremos de dos en dos», *Codex de Florence*, livre XII, f. 58r

Par bien des aspects, les conquérants-cavaliers rappellent la figure du chevalier qui montait à la *brida* et dont l'imaginaire s'enracinait dans l'idéal chevaleresque. D'abord, ils revêtaient la lourde armure médiévale, cet ensemble articulé de plaques métalliques qui recouvrait le chevalier de la tête au pied. De nombreux documents en rendent compte, les images indiennes, les inventaires de biens, comme celui de Jerónimo López⁷⁶ et l'archéologie. On trouvera des armures datant de la Conquête au Museo del Castillo, à Mexico. Par ailleurs, les fers retrouvés témoignent de la grande taille des chevaux, les destriers prestigieux, qui seuls pouvaient supporter le poids de l'armure médiévale. La possession de l'épée à double lame, qui après la lance était l'arme la plus

⁷⁶ Fernández del Castillo, *op. cit.*, p. 248.

prisée parmi les conquérants évoque encore la *brida*. De même semblent indispensables les valets de pied⁷⁷ (*mozo de espuelas*) tels Francisco Martín Vendaval ou Pedro Gallego, ou les écuyers (*caballerizo*) comme Gonzalo Rodríguez de Ocampo ou Hernándo Mirón, desquels Cortés s'entourait en permanence, en temps de guerre et en temps de paix, fidèle à la tradition chevaleresque.

Mais c'est surtout au regard des mentalités et de l'imaginaire que les conquérants-cavaliers expriment leur attachement aux valeurs féodales synthétisées dans la figure du chevalier. Est-il besoin de rappeler l'ardeur avec laquelle le mythe de Santiago s'enracine en Amérique ? Bernal Díaz del Castillo et l'ensemble des chroniqueurs relatent les apparitions miraculeuses de ce saint enfourchant un cheval blanc, montant à la *brida* et sans lequel nombre de victoires n'auraient pas été possible. Par ailleurs, Hernán Cortés possédait une médaille en or où figurait saint-Georges à cheval⁷⁸ - encore un saint enfourchant un cheval blanc dont la vénération fut exacerbée pendant le Moyen Âge parallèlement à la lutte contre les infidèles. Les conquérants-cavaliers étaient imbus de la culture chevaleresque comme le prouve la lecture assidue des romans de chevalerie (premier genre littéraire non chanté du Moyen Âge) à laquelle ils s'adonnaient et qui nourrissait leur imaginaire⁷⁹. C'est principalement en matière de représentations sociales que la figure du chevalier semble encrée au plus profond des mentalités des conquérants-cavaliers. Ce sont bel et bien les

77 Les valets de pied, que l'on commence à appeler au XVI^e siècle «des laquais», sont les valets qui servent à pied, dans les écuries. Remarquons que le terme espagnol souligne plus profondément la relation au cheval que le terme français. *Mozo de espuelas* signifie littéralement «domestique des éperons», c'est le serviteur du cavalier qui, par exemple, tenait en main le cheval lorsque le seigneur montait en selle (seigneur dans le sens de maître). Le valet de pied ou «domestique des éperons» correspond à la figure de l'écuyer à pied..

78 Díaz del Castillo, *op. cit.*, t. I, p. 127.

79 Bernard Grunberg, *L'univers des conquistadores, les hommes et leur conquête dans le Mexique du XVI^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 1993, pp. 41-44.

mentalités qui permettent de comprendre la cédule de 1529 qui interdit la monte de chevaux aux Indiens⁸⁰.

Le chevalier était d'abord un cavalier qui se distinguait par le métier des armes et un engagement à cheval. Un glissement subtil mais décisif s'opéra au cours du Moyen Âge dans lequel le chevalier se confondit avec l'aristocrate (qui prit le nom de noble seulement à la fin du Moyen Âge)⁸¹. Par ailleurs, la noblesse féodale se forgea autour de l'idée de lignage et de la relation de *dominium*, c'est-à-dire la fusion du pouvoir sur les terres et sur les hommes⁸². D'une façon générale, l'Europe était passée, entre le haut et le bas Moyen Âge, d'une situation où la possession d'un cheval pouvait anoblir (promotion sociale) à une situation où le cheval était strictement réservé à la noblesse, caste fermée, héréditaire et privilégiée⁸³. Toutefois, la relation entre le guerrier à cheval et la noblesse était loin d'être figée. Dans l'Espagne des Rois Catholiques, il existait encore des passages entre les deux. Ainsi, un *hidalgo* qui devait justifier de sa noblesse devant la justice pouvait gagner son procès s'il parvenait à prouver qu'il ne circulait qu'à cheval dans les rues des cités et des villages, accompagné de domestiques⁸⁴. Dans les Indes Occidentales, Hernán Cortés lorsqu'il prit l'habit de gouverneur et de capitaine général (octobre 1522, octobre 1524), et d'autres législateurs furent animés par un désir évident de reproduire le modèle féodal en Amérique en s'autoproclamant seigneurs et en instaurant un encadrement seigneurial (l'*encomienda*) et municipal (le *cabildo*) calqué sur les institutions hispaniques⁸⁵. Bien que concédée par une autorité supérieure en récompense d'un service, l'*encomienda*

80 Voir chapitre 6.

81 Jérôme Baschet, *La Civilisation féodale, de l'Amérique à la colonisation de l'Amérique*, Paris, Flammarion, 2006, p. 139.

82 *Ibidem*, chap. 2.

83 Digard, *Une histoire du cheval...*, p. 89.

84 Bartolomé Bennasar, *Histoire des Espagnols, VI-XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. 301.

85 Bernand et Gruzinski, *op. cit.*, t. I, p. 343.



se distinguait néanmoins du modèle européen puisqu'elle n'était pas fondée sur la propriété territoriale mais sur un droit tributaire portant sur la population indigène.

En conclusion, rappelons les principales caractéristiques de la culture équestre acheminée sur les terres mexicaines par les conquérants-cavaliers, ce dont on trouvera par ailleurs une synthèse dans le tableau « les quatre domestications du cheval »⁸⁶. Ils étaient d'excellents cavaliers car ils profitèrent d'un formidable héritage oriental de l'équitation véhiculé par les cavaliers musulmans d'*Al-Andalus* et du royaume de Grenade. Les conquérants-cavaliers apparaissent aussi comme des chevaliers dynamiques, qui, loin de faire disparaître cette figure emblématique, contribuèrent à la renouveler, alors même que la technique de la *brida* tombait en désuétude avec la disparition en Occident des cavaliers cataphractaires entre le xv^e et le début xvi^e siècle.

En réalité, la pratique de la *jineta* et de la *brida* n'était pas antagonique, mais question de circonstances. En Espagne, l'une et l'autre ne tardèrent pas à faire débat et à diviser. Mais comment la *jineta* et la *brida*, auxquelles il faut aussi ajouter la *estradiota*, il en sera question un peu plus loin, évoluèrent-elles en Nouvelle-Espagne ? La découverte et le rattachement de l'Amérique au reste du monde engendra t-elle un quatrième cycle domesticatoire des chevaux ?

⁸⁶ Voir annexes, A-I-5.